

Hommage à André Miquel

Rencontres littéraires de l'Institut du monde arabe, Paris, vendredi 10 octobre 2025, 19h-21h

Pour comprendre que j'ai choisi de réagir à l'extrait du film *En passant, avec André Miquel* de Nacer Khemir que nous venons de voir et d'entendre, il faut avoir en tête deux choses. Je suis un linguiste arabisant, traducteur en français de la poésie arabe qui passe pour la plus intraduisible, la poésie préislamique. C'est la première chose. La seconde, c'est que j'ai connu André Miquel en 1970 à Paris 3, en 3^e année de licence d'arabe. Il venait d'y être nommé professeur de littérature arabe, à la succession de son maître Régis Blachère. La rencontre s'est faite avec Miquel précisément sur le terrain de la poésie arabe classique. Non pas d'ailleurs celui de sa traduction, du moins pas encore, mais celui de son analyse. Normalien et agrégé de grammaire, Miquel proposait à ses étudiants ce qu'on appelait dans la tradition académique française des « explications de textes », mais renouvelées par la linguistique textuelle d'alors, fortement mâtinée de structuralisme. En cette année 1970-1971, Miquel citait le livre de l'Américaine Mary Catherine Bateson, dont il allait rendre compte dans les *Annales, Structural Continuity in Poetry. A Linguistic Study in Five Pre-Islamic Odes*, cinq des sept *Mu'allaqāt*. Chez André Miquel l'analyse a toujours précédé la traduction. Tout comme la traduction fait chez lui le lien entre son travail d'universitaire et son travail d'écrivain : en 1984, son roman *Laylā, ma raison*, prolongera son analyse de l'histoire de Majnūn et en 1986, son récit, mené à la 1^{re} personne, *Ousāma un prince syrien à l'époque des croisades*, sa traduction commentée du *Kitāb al-i'tibār* ou *Livre des enseignements de la vie*, les mémoires d'Ousāma ibn Munqidh. C'est que Miquel conçoit la traduction, ainsi qu'il le dit, comme « la plus périlleuse » de toutes les entreprises de l'écrivain. Il accepte le postulat de l'intraductibilité, sinon absolue, du moins relative (« aucun texte d'une langue n'est parfaitement réductible à un texte d'une autre langue », dit-il) et son corrélat, symbolisé par la formule, apparue semble-t-il au XVI^e siècle, grand siècle de traducteurs, *traduttore traditore* (« traduire, c'est trahir »). Il admet que c'est encore plus vrai dans le cas de la poésie et plus vrai encore dans celui de la poésie arabe. Mais ici (et c'est sur ce point que je voudrais rebondir), il invoque, non pas une difficulté de fond, mais de forme. On se serait en effet attendu à ce que Miquel invoque d'abord le fait que cette poésie appartient à un espace-temps, très éloigné du nôtre, d'où la difficulté de simplement se représenter les choses, tant dans l'ordre culturel (matériel de la vie bédouine, élevage, chasse...) que naturel (faune et flore en particulier), difficulté évidemment aggravée par le langage poétique. Mais non, Miquel invoque d'abord une difficulté de forme, espèce de cerise sur le gâteau : le poème est monorime (il aurait pu ajouter que les deux hémistiches du premier vers doivent également rimer ensemble) : « on ne peut en français aligner des dizaines de vers sur une même rime, c'est impossible », s'écrie-t-il. En outre, ajoute-t-il, le poème est « scandé », allusion au caractère également monomètre du poème arabe, la déclamation traditionnelle soulignant le caractère quantitatif, fait de l'alternance de brèves et de longues, du vers arabe. En fait, il existe en français même des poèmes monorimes, mais là où on pouvait s'attendre à en trouver, je veux dire dans l'Ouvroir de la Littérature Potentielle, mieux connu sous le nom d'Oulipo, de Raymond Queneau. Mieux : j'ai exhumé une « imitation » en vers allemands datant de 1823, due à un certain Peiper, de la *Mu'allāqa* de Labīd. Permettez-moi d'en citer en arabe les deux premiers vers :

'afati d-diyāru maḥalluhā fa-muqāmuhā / bi-Minā ta'abbada Ġawluhā fa-Riġāmuhā
Fa-madāfi'u r-Rayyāni 'uriyya rasmuhā / ḥalaqan kamā ḍamina l-wuḥiyya silāmuhā
(la rime est très riche : en -āmuhā)

Et l'« imitation » qu'en a faite Peiper, avec une rime unique en -ach :

Verwildert ist die Gegend, nirgends Rest und Dach/
 Oed' stehen in Mina der Felsen und der Drach //
 Nur auf des Trunknen Lehne blicken Trümmern noch /
 Der alten Inschrift gleich in roher Steine Flach/

Ensauvagée est la région, nulle part de vestiges et de toit/
 Vides se dressent à Mina le Rocher et le Dragon //
 Seules sur le versant ivre luisent des ruines encore/
 Telle l'ancienne inscription sur la pierre brute, plate/

Remarque : Peiper traduit les toponymes, à l'étymologie transparente, mais en lisant mal *Ġawl* comme *Ġūl* (la goule en français, d'où le dragon en allemand) ; même chose, ar-Rayyān est un nom de montagne, mais à l'étymologie transparente : abondamment arrosé.

Mais pourquoi cette insistance de Miquel sur le caractère monorime du poème ? Parce que pour Miquel, c'est la caractéristique même du poème arabe classique, la *qaṣīda*, et, ce, des origines au XX^e siècle, quand sera introduit le vers dit libre (*al-bayt al-ḥurr*). Classique étant à entendre ici au double sens de « première classe », d'une part, « qui s'enseigne dans les classes », d'autre part, la poésie moins savante ou encore populaire connaissant d'autres formes, à commencer par le célèbre *muwašṣāḥ*. Et c'est ce caractère qui conduit Miquel à rechercher ce qu'il appelle joliment ailleurs une « correspondance de classicismes ». Ce faisant, Miquel emprunte une voie très peu empruntée par les traducteurs français de la poésie arabe classique, celle qu'on appelle en traductologie la « naturalisation » d'une poésie étrangère en poésie « nationale ». À l'inverse, cette voie a beaucoup été empruntée par les traducteurs anglais et allemands de la poésie arabe, qui transposent les vers quantitatifs arabes en vers accentuels, souvent réunis dans la grande forme des poésies germaniques, la strophe de quatre vers ou quatrains. Mais, ce faisant, Miquel renoue aussi (sans le savoir, je crois) avec celui que je considère pour ma part comme un pionnier de la traduction poétique de l'arabe en français, Ernest Fouinet. Fouinet n'est plus aujourd'hui connu que pour avoir fourni à Hugo les extraits de la poésie arabe archaïque, mais aussi de la poésie persane et malaise (le fameux pantoum) qu'Hugo cite, avec les commentaires de Fouinet, dans une note des *Orientales* (1829). Mais Fouinet publiera aussi l'année suivante, dans une anthologie dirigée par Francisque Michel et intitulée *Choix de poésies orientales* plusieurs traductions de poèmes préislamiques et, notamment, la *Mu'allāqa* de Labīd. En voici les deux premiers vers :

Elles ont disparu, leurs tentes, leurs demeures,
 Où près d'elles long-temps je vins passer mes heures ;
 Dans Mina, sur Ridjam, sur Goul, tout est détruit !
 Riyan est désolé, morne et sans autre bruit
 Que celui du torrent qui, chassant la poussière,
 Montre une trace usée, ainsi que sur la pierre
 Réparaissent les mots dans d'autres temps tracés.

C'est bien l'ode hugolienne : les deux vers de l'arabe font ici sept alexandrins d'une ode en rimes plates (AA, BB...), alternativement féminines et masculines.

Et, voici, pour conclure, les deux mêmes vers dans la traduction de Miquel, extraits de son anthologie de la poésie arabe classique *Du désert d'Arabie aux jardins d'Espagne*, parue en 1992 chez Sindbad. J'y ajouterai le troisième vers pour donner une idée complète de sa « naturalisation » du mètre et de la rime : *dimanun tağarrama ba'da 'ahdi 'anīsihā / ḥiğāğun ḥalawna ḥalāluhā wa-ḥarāmuhā* :

Effacés, campements d'un jour et de toujours !
Sur Minä, Ghawl, Rijâm, l'absence est de retour !
Mis à nu, le dessin des vallons d'ar-Rayyân,
Écriture érodée au secret de la pierre !
Vestiges ! Tous ont fui ! Vide, esseulée, la terre
Mois des hommes et mois de Dieu, passent les ans !

Au plus long des mètres arabes, le *ṭawīl*, répond ici l'alexandrin, qui est un dodécasyllabe ; à la rime unique de l'arabe, répondent des rimes à la française, d'abord plates (AA), puis embrassées (BCCB). Mais il y a un plus, par rapport à Fouinet : aux trois vers de l'arabe, chaque vers étant fait de deux hémistiches isométriques, répondent ici six vers, qui permettent de conserver en français même quelque chose de la condensation de l'arabe – cette condensation qui fait le nom de la poésie dans une autre langue tant aimée de Miquel, l'allemand : *Dichtung*.

Je vous remercie pour votre patience et votre attention.

Pierre Larcher
Aix-Marseille Université et IREMAM, Aix-en-Provence, France